

## CHAPITRE XVI

Le docteur Peschuel attaqué à Mowa. — Van Gele fonde la station de Luteté. — Une promenade militaire du *m'foum Katchéche*. — Victoire de Nilis à Dandanga. — Makito, marchand de légumes. — Les moutons de Manyanga. — Nouveaux arrivants.

**D**ANS les derniers jours d'août 1882, divers points du cours du Congo entre Manyanga et Léopoldville sont le théâtre de drames sanglants. Des hordes de bandits attaquent pour les piller les convois des explorateurs; les agents de l'Association internationale sont obligés de se défendre et de se faire, bien à regret, les justiciers des brigands noirs.

La loyauté des pionniers belges dans leurs relations avec les possesseurs du sol ne peut être mise en doute; seuls par leurs mauvais instincts,

qui se développent sans frein sous le régime de liberté illimitée dont ils jouissent sur la terre d'Afrique, les nègres amenèrent les graves désordres qui ensanglantèrent les rives du Congo.

Si, dans les siècles écoulés, l'Europe participa directement elle-même aux pratiques belliqueuses qui jetaient les peuplades nègres les unes contre les autres dans le but d'alimenter les marchés d'esclaves ; si quelques fils dénaturés du vieux continent ont été les plus impitoyables des négriers, s'ils ont longtemps excité les mauvaises passions des noirs pour obtenir à bas prix le « bois d'ébène », ce barbare produit de déportation humaine qui avait pour but de défricher et de cultiver les terres du nouveau monde : les vaillants et généreux interprètes de la pensée de S. M. Léopold II, groupés sous la noble bannière de la justice, respectèrent toujours les droits du plus faible.

Lorsque les caravanes qui vont et viennent entre les deux stations précitées passaient à l'aide des bacs indigènes les rivières barrant leur route, tant sur la rive sud que sur la rive nord du Congo, elles étaient soumises à des droits de péage réglementés par un tarif convenu entre Stanley et les makokos intéressés.

Ces derniers, comme tous les nègres du reste, aussi prompts à rompre les engagements qu'à les signer d'une croix, apportaient dans l'application de ces tarifs une insigne mauvaise foi.

Leurs exigences outrepassèrent leurs droits ; leur cupidité qu'éveillait fréquemment la qualité des marchandises transportées par les caravanes, leur audace accrue par le petit nombre des caravaniers provoquèrent les graves excès dont les nègres furent forcément les premières victimes.

Nous avons mentionné dans le précédent chapitre le départ pour Léopoldville du docteur Peschuel et de son compatriote, l'agronome Teusch, avec une escorte de dix-sept Zanzibarites et de sept Kabindas.

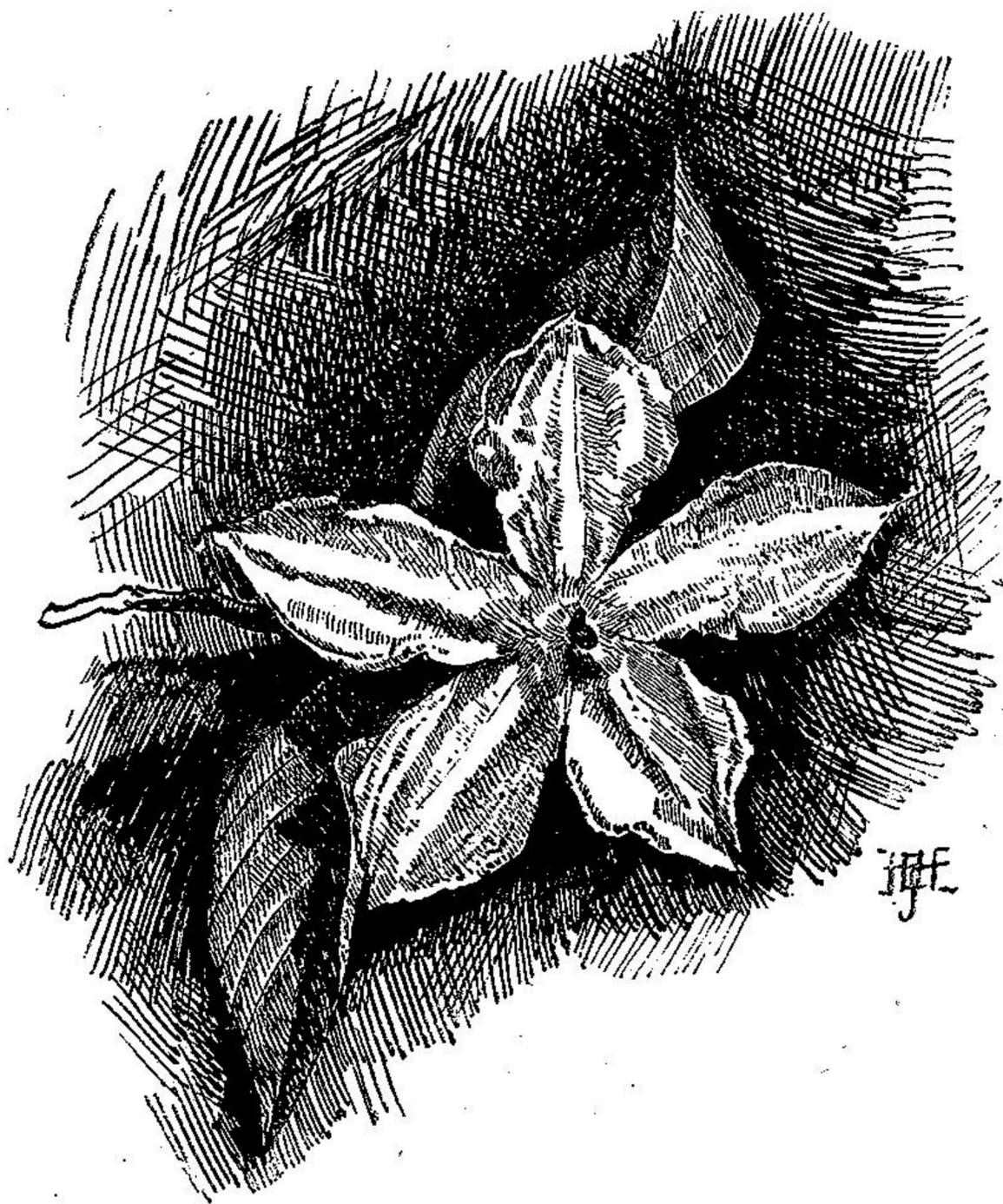
Cette petite caravane arrivée sans incident notable au village de Zinga, quittait le même jour cette localité et franchissait à gué, vers le soir, une petite rivière qui limitait à l'est le district de Mowa.

Durant la journée, la chaleur avait été accablante, le thermomètre avait marqué plus de 45 degrés ; les marcheurs exténués résolurent de bivouaquer pour prendre une nuit de repos.

Le bivouac fut dressé sur le bord oriental de la rivière, au milieu des roseaux et des joncs, dont l'espèce la plus abondante était le roseau des sables (*Calamagrostis arenaria*), non loin de bouquets d'arbres à fleurs ravissantes.

Peschuel et Teusch, savants botanistes, notèrent les variétés précieuses

de la flore, abondantes en cet endroit parmi les buissons et les broussailles. Les fleurs d'or du *Jatropha*, les pétales écarlates ou blancs du *Mussaenda grandiflora*, les tiges fleuries de l'*Ansornum* d'un rose pâle, trônaient au-dessus d'un sol gazonné où des myriades de petites fleurs bleues (*Commelynæ*), purpurines (*Emilia*), mauves et blanches (*Cleomæ*), montraient timidement leurs corolles.



MUSSÆNDA GRANDIFLORA

Mais la nuit descendit bientôt sereine et fraîche. Assis devant leur tente, les agents allemands songeaient à leur patrie, aux parents, aux amis, à l'avenir réservé à leur expédition. Des pensées tristes succédaient aux pensées souriantes; parfois un doute les traversait et laissait dans leur esprit une ombre noire qu'ils s'efforçaient en vain de dissiper.

Leurs hommes d'escorte, allongés sur des couches d'herbes, causaient auprès des feux de bivouac.

Soudain l'attention des blancs fut éveillée par de nombreuses et brillantes lueurs qui traversaient l'espace.

Après mûre réflexion, ce fait fut imputé à l'habitude qu'ont les nègres d'incendier à cette époque les herbes et les graminées. Néanmoins l'heure de l'incendie n'était pas sans inspirer des inquiétudes aux voyageurs.

A la vue des flammes, Djuma, cuisinier zanzibarite de l'escorte, et un des convoyeurs kabindas, se levèrent précipitamment et rallièrent leurs chefs blancs.

Djuma en traînant Peschuel près de la tente, lui désigna du doigt des centaines d'individus lançant des bambous enflammés pour activer l'incendie.

« Maître, les gens de Mowa sont armés ; les flammes qu'ils allument sont dirigées contre nous. »

Bientôt en effet, activée par un fort vent de l'est, une ceinture de feu entourait le bivouac.

Les hommes d'escorte, effrayés, se levèrent en toute hâte et se groupèrent affolés autour de Peschuel et de Teusch.

Devant ce péril imminent, les explorateurs eurent recours à toute leur présence d'esprit. Calmes, maîtres d'eux-mêmes, ils n'avaient qu'une pensée : résister avec ensemble et sortir vainqueurs de cette épreuve inattendue.

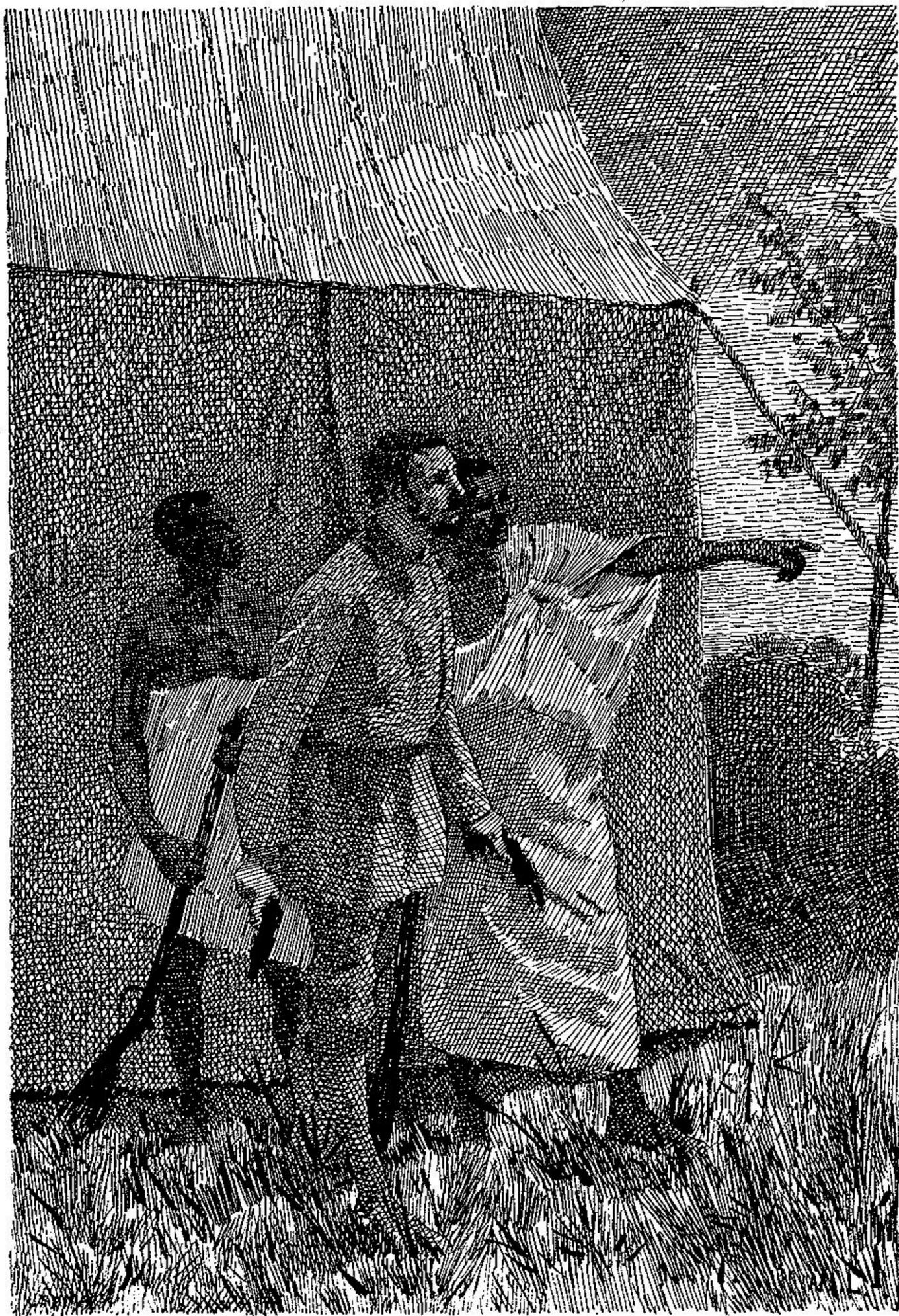
Ils ranimèrent le courage de leurs hommes et firent plier et entasser les bagages dans un étroit espace dénudé situé au centre du campement.

Dans ce grave moment, l'incendie menaçait de les envahir. Peschuel, se tournant vers Djuma, lui dit :

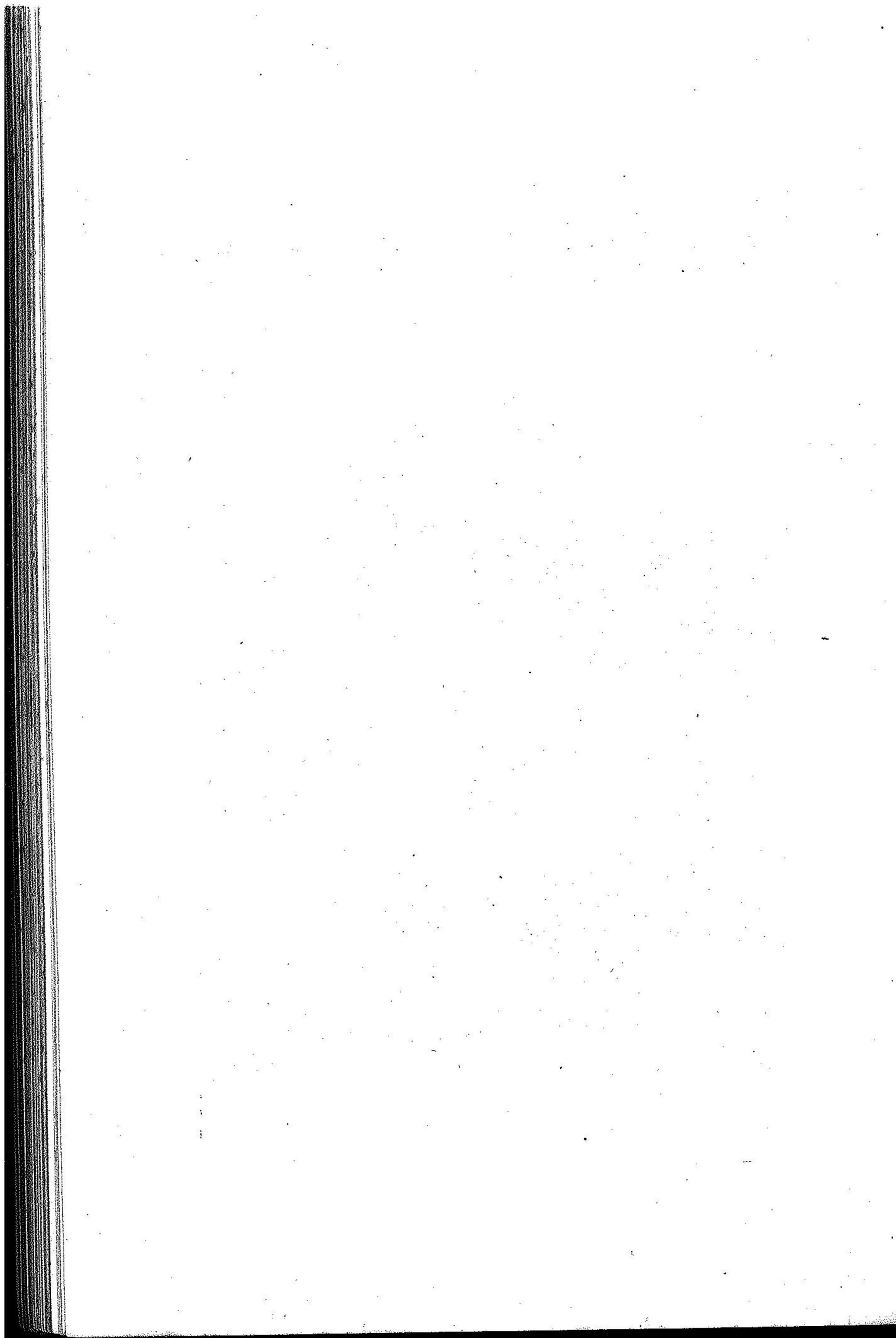
« Tu vas sortir d'ici, le plus sûrement qu'il te sera possible et tu courras à Manyanga pour informer les mundelés du danger qui nous entoure. Dis-leur que nous nous défendrons jusqu'à la mort. »

Djuma allait s'élancer du côté des herbes enflammées, lorsqu'une détonation formidable enveloppa d'une nuée de projectiles le petit groupe formé par les Allemands et leurs vingt-quatre hommes. Djuma tomba mortellement frappé ; Peschuel, atteint au bras droit par un éclat de cuivre, poussa un rugissement de douleur, resta debout et enjoignit aux Zanzibarites et aux Kabindas de répondre par des coups de carabine à la sauvage agression des noirs.

Ces derniers avançaient toujours ; les herbes, réduites en cendres,



L'ALERTE



n'offraient plus d'obstacles à leur approche. A voir ces nègres robustes s'élançant à la lueur des flammes, on aurait cru contempler un coin des régions infernales. Poussant des cris qui n'avaient rien d'humain, ils marchaient serrant leur rang à chaque trouée meurtrière des carabines à tir rapide.

Mais à mesure que les feux diminuaient d'intensité, ils rendaient plus distincte l'imminence du danger. Les ennemis étaient cent contre un.

Les munitions de la caravane s'épuisaient avec rapidité ; un combat ne pouvait durer bien longtemps, car, dès que le feu des winchesters se ralentirait, les combattants de Peschuel seraient écrasés par le nombre des ennemis.

Les Allemands avaient mesuré l'étendue du péril ; ils combattaient en désespérés. Leur exemple, la vue du sang de Djuma, l'odeur de la poudre, avaient transformé en lions furieux les Zanzibarites et les Kabindas.

Lorsque l'incendie eut dévoré toutes les herbes avoisinantes, les blancs ralliant leurs hommes, s'élançèrent au plus épais des ennemis et brûlèrent à bout portant leurs dernières cartouches.

Cette décharge extrême mit fin aux cris diaboliques des noirs de Mowa ; poussant des hurlements d'effroi, ils prirent la fuite vers leur village.

Les caravaniers, n'écoutant plus la voix de leurs chefs, poursuivirent les fuyards avec acharnement.

Le lendemain les huttes de Mowa étaient la proie des flammes. Zanzibarites et Kabindas avaient à leur tour jeté des bambous enflammés sur les cabanes de leurs lâches assaillants.

Par un revirement étrange, le chef indigène de Mowa, instigateur de la lutte de la veille, venait rendre à Peschuel une visite et s'excuser de l'erreur commise par ses sujets :

L'agression de la nuit précédente, affirmait-il, devait être tentée contre une caravane dirigée par Susi et apportant de Léopoldville des charges d'ivoire destinées à l'administration européenne de l'Association internationale. Ce chef aussi impudent qu'insouciant réclamait en outre des dommages pour les désastres subis par sa capitale.

Peschuel adressa à ce roitelet de sévères remontrances. Devant tout son peuple assemblé, il rejeta sur lui la responsabilité de ce qui était arrivé et lui dit dit bien haut que ceux qui avaient à pleurer la perte de leurs proches ou à déplorer la ruine de leurs cabanes devaient s'en prendre à lui, et à lui seul. Il ajouta que sans perdre de temps il allait se remettre en route, et qu'il irait s'établir à Léopoldville où les blancs et leurs alliés

sauraient le défendre et le préserver des inqualifiables attaques des bandits de Mowa.

La réponse de Peschuel provoqua la fureur de l'assistance; une reprise d'armes paraissait imminente.

L'entrevue avait lieu non loin des huttes fumantes de Mowa, sur la route habituellement suivie par les caravanes venant du Pool.

Peschuel et Teusch, revolver en main, entourés de leur vaillante escouade, restaient calmes et impassibles, peu soucieux en apparence des murmures, des menaces qui s'élevaient, signes précurseurs d'un massacre par la multitude des fuyards de la veille.

Assurément la situation des agents de l'Association était terrible; des armes brillaient encore dans leurs mains; mais l'absence de munitions réduisait à néant l'emploi de ces engins de défense. Dans une conjoncture aussi critique, les blancs ne pouvaient commettre l'imprudence de laisser percer dans leurs paroles ou dans leur attitude, le moindre sentiment de crainte.

Les interprètes des Allemands traduisaient donc aux grands de Mowa des paroles pleines d'autorité et non de supplications.

« Nos marchandises ont été détruites par l'incendie; un de nos compagnons est mort, lâchement assassiné par vos subordonnés;... le mundelé a le bras traversé par une balle, et vous avez l'audace de lui réclamer encore des valeurs en paiement de vos désastres? Le mundelé n'a plus rien et ne donnera rien. Ordonnez à vos gens de nous livrer passage; nous nous rendons près de Ntamo, où nous trouverons des frères, des amis; vous pouvez nous y suivre. »

A ces paroles, un vieux nègre, dont l'accoutrement différait de celui des habitants de Mowa, s'avança vers Peschuel pour lui demander s'il connaissait Boula-Matari.

« Oui! » répondit le docteur, en examinant froidement son interlocuteur.

Ce dernier, drapé dans une immense toge écarlate, avait sur la tête une coiffure en papier rappelant par sa forme une mitre d'évêque.

Ce personnage, de passage à Mowa, était en effet un chef bateké dont le village sis auprès du Gordon Bennett, avait été visité naguère par Stanley et Braconnier. Les récits de ses relations avec les premiers voyageurs blancs avaient récemment impressionné les seigneurs de Mowa et acquis au narrateur une certaine influence son intervention mit fin aux murmures de l'assistance.



P. Maes, Éditeur, Bruxelles

Imp. A. Mercens, Bruxelles

# LE ROI MPANGA



Ce survenant imprévu allait-il être pour Peschuel un défenseur ou un ennemi déclaré ? L'incertitude ne fut pas de longue durée.

« Vous connaissez Boula-Matari, dit-il, et comme lui, sans doute, vous vous rendez chez les Wambundu pour accaparer l'ivoire que les matouts charriaient autrefois jusque dans nos districts et que nous revendions avec bénéfice à nos frères du mpoutou. Donc vous venez aider à notre ruine ; vous êtes des hommes méchants contre qui les makokos de tous les districts du grand fleuve doivent s'armer. »

Ces accusations étranges amenèrent une recrudescence de dispositions hostiles contre les blancs. La populace noire hurla de plus belle ; Peschuel et Teusch crurent entendre le glas de leur dernière heure : braves devant la mort, ils tinrent en respect leurs plus proches ennemis, par la seule énergie du regard. Derrière eux, les Zanzibarites et les Kabindas, comprenant l'imminence du danger, se serraient, s'entassaient, détachaient les haches et les couteaux qui pendaient à leurs ceintures. Un mot de Peschuel eût provoqué une nouvelle effusion de sang.

Tout à coup, une détonation retentit ; une balle siffla dans l'espace, au dessus des têtes des chefs de Mowa.

Gravissant la pente de la route qui conduit à Mowa, un blanc tenait déployée la bannière de l'Association et guidait au pas de charge, vers le rassemblement cernant Peschuel, un peloton de Zanzibarites armés de winchesters.

L'apparition inopinée de ce renfort changea les menaces des indigènes en exclamations de frayeur ; un vide instantané se fit autour du groupe des défenseurs de Peschuel que ne tarda pas à rejoindre la phalange libératrice.

L'envoyé providentiel à qui les Allemands durent la vie ce jour-là était Nicolas Grang.

Le jeune officier, parti de Léopoldville pour Manyanga, avait appris en route le danger auquel étaient exposés des blancs près de Mowa. Il avait dès lors accéléré la marche de sa caravane ; et arrivait sans s'être épargné aucune fatigue, sans avoir pris le moindre repos depuis deux jours, pour sauver les Européens menacés.

Inutile de dire en quels termes de reconnaissance Peschuel et Teusch remercièrent leur sauveur.

La première effusion passée, il restait à prendre des mesures efficaces pour rendre aussi peu dangereux que possible tout retour offensif des indigènes de Mowa.

Un express fut dépêché à Manyanga afin de demander des fusils et des munitions.

Le 3 septembre, l'estafette rencontrait à Ngoyo une caravane commandée par Callewaert.

Cette petite troupe s'était croisée en ce point avec la caravane de Susi qui, venue de Léopoldville par la rive gauche, avait passé le Congo un peu en amont de ce point.

Susi avait eu vent de l'affaire de Mowa, et en nègre imaginaire il avait amplifié considérablement le récit de la bataille. Djuma n'était pas le seul homme tué; on comptait plusieurs Zanzibarites parmi les morts, Peschuel et Teusch étaient blessés l'un et l'autre, toute la contrée riveraine était révoltée, etc., etc., etc.

Callewaert, trompé par ces contes exagérés, avait, avant l'arrivée de l'émissaire de Grang, fait demander à Nilis vingt paquets de cartouches de sniders et deux boîtes de winchesters. Avec ce surcroît de munitions, Callewaert partait pour Mowa.

Il y rencontrait les blancs occupés à conférer avec les chefs indigènes.

La palabra était peu amicale, il s'agissait d'un crime commis par un Zanzibarite de l'escorte de Grang.

Ce musulman de la côte orientale avait, en dépit des coutumes locales, pénétré dans une hutte habitée par une jeune femme tout nouvellement accouchée.

Ce fait constituait aux yeux des indigènes une véritable profanation, un sortilège, un mauvais sort jeté au nouveau-né.

L'auteur du méfait, surpris en flagrant délit par quelques habitants de Mowa, avait été rossé d'importance; mais, étant parvenu à se soustraire à leurs mains, il avait rejoint son chef direct, le caravanier Hami Karourou, chef noir de l'escorte de Grang, et l'avait décidé à faire prendre les armes à ses hommes pour attaquer Mowa.

Grang, avisé des intentions des Zanzibarites, s'était interposé et avait dû, pour s'opposer aux desseins de ses gens, mettre en joue Hami Karourou lui-même qui s'appêtait à tirer sur un groupe de natifs.

De lourdes accusations étaient donc à la charge des Zanzibarites, lorsque Callewaert se présenta avec un nouveau renfort de soldats et de munitions.

Devant le déploiement considérable des forces de l'Association, les seigneurs de Mowa parurent intimidés. Leur arrogance fit place à une apparente aménité. Ils se déclarèrent disposés à laisser partir les blancs de leur village sans exiger d'indemnité.

Peschuel et Teusch reprirent leur route pour Léopoldville; Grang et Callewaert se dirigèrent vers Manyanga.

En traversant le champ de bataille où les Allemands avaient combattu, ils découvrirent le cadavre de Djuma dans un tel état de décomposition, qu'aucun des Zanzibarites ne voulait l'inhumer.

Néanmoins, sur les injonctions impérieuses des Belges, Djuma fut enterré, une fosse recouverte de pierres et de branches d'arbres reçut la dépouille de cet obscur mais dévoué auxiliaire d'une mission glorieuse.

Le 4 septembre, vers midi, Grang et Callewaert racontaient aux colons de Manyanga-Nord les événements de Mowa.

Sur le rapport de Grang, Nilis crut devoir infliger au Zanzibarite qui avait pénétré dans la hutte de l'accouchée une punition exemplaire.

Quinze coups de chicote, lanière de peau d'hippopotame tordue et séchée, labourèrent les chairs du coupable.

Ce supplice contre lequel s'élèvent à outrance les philanthropes en chambre de nos pays d'Europe, est la seule punition produisant un effet salutaire sur les noirs attachés au service des explorateurs du Congo.

Le même jour, l'interprète William, expédié par Nilis auprès de Mlongo-Mlako, roitelet de Dandanga, rapportait à Nilis des nouvelles peu rassurantes : les peuplades de la rive gauche étaient ameutées contre les blancs et s'apprétaient à leur déclarer la guerre, en raison de la méchanceté déployée par les Zanzibarites tant à Mowa que sur les divers points de passage des caravanes.

« L'insolence des chefs de tribus n'avait plus de bornes, disait William, ils menaçaient de mort tous ceux qui, blancs ou serviteurs des blancs, oseraient traverser leur districts. »

William n'exagérait pas, contrairement à l'habitude des noirs ; le missionnaire anglais Comber, qui résidait à quelques minutes de la station, confirmait quelques heures après à Nilis et à Hanssens le dire de l'interprète.

Les indigènes englobaient les religieux dans leur vengeance projetée. Comber espérait qu'en cas d'attaque de la mission la garnison de Manyanga volerait à son secours.

Hanssens et Nilis rassurèrent le missionnaire et lui promirent, le cas échéant, la protection la plus efficace.

Les forces de la garnison étaient considérables, et l'arrivée attendue

de nouveaux pionniers de l'association allait affermir la puissance des blancs.

La Belgique, en effet, offrait généreusement à l'entreprise africaine, une véritable phalange, d'hommes d'élite, sortis des rangs d'une armée dont s'enorgueillit à si juste titre.

Le lieutenant Van Gele, adjoint d'état-major, précédant de quelques mois plusieurs explorateurs nouveaux, avait en juillet 1832 touché à Banana, puis à Vivi et à Issanghila.

Il s'embarquait le 2 septembre sur le *Royal* en destination de Manyanga.

Dans une de ces lettres, l'officier belge qui devait accomplir au Congo de grandes actions, esquisse avec un style attrayant les péripéties de son voyage entre Issanghila et Manyanga.

« Quelle navigation ! écrit-il. Celui qui ne connaît que nos eaux tranquilles, n'offrant pas d'accidents, se fera difficilement une idée du présent voyage. »

Le fleuve a une largeur variable, mais qui ne va pas au-dessous de mille à huit cents mètres.

La rapidité de son cours est de six milles à l'heure, soit près de dix kilomètres ; il faut donc longer les rives où le courant est moins rapide. S'il arrive qu'il faille couper le courant, on n'y réussit qu'au prix d'efforts surhumains, surtout si le vent est contraire ; même lorsqu'il est favorable, on subit une forte dérive, et il est quelquefois nécessaire de ramer pendant une heure pour avancer seulement de quelques mètres ; mais alors on est hors du rapide et la navigation offre moins de difficultés.

Ce n'est pas tout. Cette nécessité d'éviter les grands rapides du milieu, fait courir des bordées sur des bas-fonds garnis de roches souvent pointues, où le bateau reçoit des chocs qui pourraient faire craindre qu'il ne se fende, si la coque n'était pas en fer galvanisé.

Les rames deviennent inutiles, surtout si les eaux sont très basses à l'endroit où l'accident se produit. Tous les passagers, les rameurs, les bagages sont débarqués ; on fixe un câble et chacun aide au renflouage. Inutile d'ajouter que ces roches sous eau, la grande rapidité du courant, les tournants du fleuve forment des tourbillons, espèces de vastes entonnoirs, gouffres à éviter, sinon on y serait comme aspiré.

Malgré ces dangers, cette navigation n'est pas sans charmes : parfois, on longe une rive boisée d'arbres dont l'épais feuillage couvre de son ombre de vastes étendues ; c'est le moment où les rameurs zanzibarites font entendre les chants de leur pays ; leurs accents se répercutent au loin, en s'affai-

blissant graduellement, mêlés au clapotis des lames et aux bruissements étranges des dômes touffus.

Vers quatre heures du soir le bateau accoste la rive; les passagers dressent les tentes, préparent les feux de nuit, procèdent au repas, ordinairement composé d'un bouillon de poules achetées aux naturels; ensuite, si les insectes le permettent, ils dorment sur la rive et reprennent au soleil levant la navigation fluviale.

Six jours de traversée amènent les passagers du *Royal* de la station d'Issanghila à celle de Manyanga-Nord.

Van Gele pouvait donc dès le 8 septembre serrer avec joie la main de Ni.is, de Van de Velde, d'Orban, ses amis et compatriotes, hôtes de Manyanga à cette date.

Hanssens et Grang étaient partis la veille, pour apaiser la rébellion imminente des indigènes de la rive sud.

Les pratiques hostiles des indigènes ayant eu pour effet non seulement d'intimider les missionnaires, mais encore de ralentir le commerce, d'effrayer les caravaniers zanzibarites entre Manyanga et Léopoldville, la création d'une nouvelle station avait été décidée, et la mission de la construire et de la commander avait été confiée à Van Gele.

Trente-six heures après son arrivée à Manyanga, le lieutenant traversait le fleuve et rejoignait sur la rive sud un corps expéditionnaire commandé par Valcke et allant à Léopoldville.

Ils marchèrent ensemble jusqu'à Luteté, où Van Gele devait établir la station; Valcke continua jusqu'au Stanley-Pool.

Le village de Luteté allait posséder le premier établissement de l'Association créé ailleurs que sur les rives mêmes du Congo.

Ce village situé au milieu des terres, sur la voie que parcouraient désormais les caravanes, avait déterminé l'installation d'une station au milieu de population très denses, dont quelques unes étaient trop belliqueuses.

On ne rencontre pas dans tout le Congo moyen de village plus beau et plus vaste que celui où règne Luteté. Les cases sont spacieuses, bien construites et très nombreuses. Luteté en possède dix, et dans chacune d'elles il fait chaque soir coucher deux de ses femmes.

La toilette de ces dernières consiste uniquement en deux morceaux d'étoffe, de la grandeur d'un mouchoir; l'un d'eux est noué autour des seins; l'autre cache ces organes, les serre et les aplatit, ce qui les allonge et les déforme complètement.

Chaque mois, les femmes nubiles se peignent le visage en rouge; il est

alors expressément défendu de les approcher. Défense bien inutile, quant aux blancs.

Cependant certaines d'entre elles possèdent une aimable physionomie; leur sauvagerie ne va pas jusqu'à refuser des cadeaux.

Van Gele eut dès les premiers jours de son arrivée à Luteté de fréquentes occasions de leur offrir de superbes colliers de perles (communes, bien entendu) qu'il leur faisait l'honneur d'attacher lui-même à leur cou.

A l'exemple du makoko Luteté, les habitants de ce district vendent les enfants, voire même les femmes; celles-ci coûtent assez cher, et cela se comprend : elles donnent des rejetons et travaillent à la culture du manioc, des oignons, du maïs, etc., etc.

Beaucoup de productions naturelles constituent pour les indigènes de ce lieu une source de richesses.

D'excellents légumes, dont une variété, plante à feuilles larges de trente centimètres sur cinquante, rappelant par le goût les feuilles d'épinards, figuraient fréquemment sur la table de Van Gele.

L'officier commençait les travaux de la station dans des circonstances assez difficiles.

On entrait dans la saison des pluies. De formidables orages, véritables déluges, avaient lieu presque chaque jour. Le tonnerre éclatait avec une soudaineté stupéfiante, les éclairs se succédaient de seconde en seconde, le vent soufflait avec une violence inouïe; on pouvait se croire au milieu d'un cataclysme épouvantable.

Heureusement Van Gele et son détachement occupaient un vaste plateau élevé d'environ six cents mètres; l'air y était sain, l'humidité peu dangereuse et la chaleur supportable.

Il serait fatigant pour le lecteur de retrouver ici les détails des travaux quotidiens nécessités par la construction de la station de Luteté.

Élever un établissement, avec des noirs pour travailleurs, est une besogne nécessitant de la part d'un chef blanc les connaissances les plus variées. Il doit être à la fois terrassier, charpentier, menuisier et maçon; puis, dans un autre ordre de faits, cuisinier, boulanger, etc.,... tous les métiers, à l'exception néanmoins de celui de boucher.

Ah ! pour l'art de saigner un mouton, une chèvre, les Zanzibarites s'y connaissent. Fervents adeptes de Mahomet, ils coupent adroitement une tête, en se tournant, bien entendu, du côté de l'Orient et en prononçant quelques paroles sacrées.

Ils agiraient à l'occasion avec un chien de chrétien de la même façon qu'avec une chèvre; ils savent par cœur les versets du Coran, qui promet-

tent des félicités éternelles à tous les musulmans qui auront dextrement dépecé des *boumis*.

Un des grooms de Van Gele, appelé Ali-ben-Babir, musulman fanatique, s'était en peu de temps, fort attaché à son maître, qu'il croyait un peu son coreligionnaire.

Comme lui, l'officier belge s'abstenait de manger du porc. La cause en était, paraît-il, identique à celle qui détermina Moïse à interdire aux Hébreux l'usage de cette viande.

Van Gele, seul blanc à Lutetè, apprenait l'idiome zanzibarite et le langage du pays. De temps en temps, au passage des caravanes, il parlait le français ou baragouinait l'anglais avec quelque Européen; c'étaient ses jours de grande fête!

La chasse, les excursions dans le district remplissaient les rares heures de loisir du lieutenant, le plus souvent occupé à surveiller ses travailleurs.

Les Zanzibarites qui composaient la garnison de Lutetè, avaient comme les autres hommes des qualités et des défauts. Sobres en général, ils ne fuyaient pas les occasions d'améliorer un peu leur ordinaire... toujours du riz!

« Si Allah le veut, pensaient-ils, nous serons pris à voler des poules; si Allah le veut, nous ne serons pas pincés à voler et nous croquerons de la volaille. » Ce raisonnement leur suffit, le *mechtoub* (c'est écrit) à son côté fâcheux, revers de la médaille.

Allah et Mahomet son prophète voulurent donc un jour que Van Gele surprît trois larrons occupés à dépeupler le poulailler improvisé où gloussaient en abondance des volatiles destinés à approvisionner la table de Van Gele.

C'était un jour de marché, la plupart des hommes de la station étaient absents; Van Gele, occupé à l'inspection des foyers, trouva des os que, sans être un Cuvier, il put reconnaître comme appartenant à un animal de race ovipare.

Des coups de bâton appliqués à chacun des larrons les déterminèrent pour quelque temps à croire qu'Allah voulait qu'on respectât les poules.

Tout Zanzibarite qui a mérité un châtement ne cherche pas à s'y soustraire et le subit sans la moindre réplique.

En somme le noir de la côte orientale, relativement, civilisé a rendu de réels services aux explorateurs du Congo. Entraîné par un blanc, il est brave au combat; ses goûts nomades en font un excellent caravanier, mais il est mauvais travailleur dans les postes stationnaires, et trop prompt à

abuser de la supériorité des armes à tir rapide sur les fusils à silex des peuplades indigènes.

Van Gele, qui commandait à Luteté vingt-cinq Zanzibarites, eut maintes fois l'occasion de tirer profit de leurs qualités belliqueuses inhérentes à certains peuples musulmans : l'insouciance du danger, le mépris de la mort.

Dans le traité passé avec le makoko Luteté, il était stipulé que le chef de la station lui devait aide et protection. L'application de cette clause fut bientôt réclamée par le souverain noir contre trois villages dont les gens avaient insulté son neveu et héritier et l'avaient même lardé de coups de machète. Ces mauvais traitements avaient été exercés contre le neveu, l'ami dévoué du mundelé de Luteté.

Le devoir de Van Gele était tout tracé : il devait prouver aux populations que les blancs attachent du prix à l'amitié d'un roi nègre et savent à l'occasion défendre et faire respecter un ami.

Van Gele partit en guerre, sans autres préparatifs qu'une inspection d'armes et une distribution de cartouches ; il assista avec son peloton au réjouissant spectacle d'un combat entre les naturels.

Qu'on se figure une troupe d'individus tout noirs, le visage et le corps bariolés de différentes couleurs où le rouge domine, et se trouvant dans le désordre le plus complet qu'on puisse imaginer. Quelques-uns sont des enfants ; d'autres n'ont pas de fusil. Tout cela grouille et fait un bruit assourdissant ; les uns soufflent à pleins poumons dans des clairons de cuivre bosselés achetés probablement à la côte, les autres battent le tambour de guerre ou jouent d'un instrument barbare quelconque.

Ils crient, sifflent, gesticulent ; ils marchent à la queue leu-leu, la file indienne étant la seule marche possible : les chemins sont d'étroits sentiers bordés d'herbes dont les tiges sont hautes de trois ou quatre mètres et mesurent un centimètre de tour.

Dans les pays de montagnes les bruits s'entendent à une distance très grande. l'ennemi est ainsi rapidement prévenu de la marche de l'assaillant.

Lorsque les troupes ennemies indigènes sont en présence, un espace de cinquante mètres les sépare ; c'est la portée de leur fusil à pierre. Alors ils s'insultent et tirent des coups de feu inoffensifs.

L'assaillant a bien soin de ne pas s'avancer, et comme le défenseur n'a aucun motif de reculer, la journée s'écoule ainsi sans aucune effusion de sang. Les deux partis fatigués cessent ce jeu à la nuit tombante, s'en retournent chez eux, qu'elles à recommencer le lendemain. C'est

là toutes les péripéties d'une guerre entre indigènes du district de Luteté.

Quant à Van Gele, il voulut agir d'une façon toute indépendante.

Les villages belligérants étaient situés sur des mamelons herbus entourés de ravins. C'est dans les ravins que se tenaient les défenseurs, parfaitement abrités par de grands arbres contre la vue et les projectiles.

Van Gele aurait désiré passer sur un de ces ravins ou franchir un point non occupé ; il demanda quelques guides à son allié Luteté, qui crut bien faire en venant lui même avec la moitié de sa troupe. La marche ne put donc se faire secrètement ; l'ennemi, prévenu de l'arrivée de Van Gele et voyant qu'il s'avancait sans tenir compte des cinquante mètres de séparation laissés d'habitude entre les combattants, délogea en toute hâte du ravin et se sauva.

Le ravin traversé, la bataille était censément gagnée par Van Gele sans coup férir : l'indigène n'osant pas supporter la lutte en rase campagne, et avec raison, vu l'infériorité de son armement.

Après le passage, l'officier se dirigea sur le premier village et successivement sur les deux autres ; ils étaient déserts ; les huttes abandonnées n'offraient rien de particulier à la curiosité des vainqueurs.

Aux dernières lueurs du soleil de cette journée mémorable, Van Gele refusant de coucher sur le champ de bataille regagnait la station de Luteté.

Harassé de fatigue, non à la suite des émotions du combat, mais bien en raison des marches et contre marches exécutées au plus fort de la chaleur, le lieutenant réquisitionna au retour un singulier moyen de transport :... le dos d'un nègre.

« Ah ! quelle béatitude ! écrivait Van Gele à cette époque. Comme je le chérissais, ce bon nègre, et combien j'en appréciais les qualités ! Je ne m'apercevais pas qu'il sentait mauvais, tout au contraire il me semblait exhaler un parfum exquis !

« Inutile d'ajouter que je le récompensai royalement, c'est-à-dire qu'il reçut une douzaine de beaux mouchoirs imprimés où la couleur rouge dominait. »

La rapidité avec laquelle Van Gele s'était porté au secours de Luteté, les visites successives qu'il avait rendues dans la même journée aux trois villages révoltés, lui valurent dans tout le district une réputation immense surnom par les nègres de « *m'foum katcheché* » (chef écureuil).

L'autorité du blanc de Luteté fut affermie par sa promenade militaire ; l'amitié d'un mundelé acquit aux yeux des noirs une grande valeur ; tous

les chefs nègres du district vinrent successivement pour la solliciter.

La paix s'établit bientôt entre les anciens ennemis ; Van Gele ne compta plus que des amis.

Si le nouveau chef de la station de Luteté avait pu obtenir, sans recourir aux mesures rigoureuses du massacre ou de l'incendie, la pacification des domaines de Luteté, son collègue de Manyanga, le lieutenant Nilis, dut, le 14 septembre 1882, réprimer d'une façon désastreuse une rébellion des indigènes de Dandanga.

Mlongo-Mlako, makoko du district de Dandanga, avait, comme le makoko Luteté, un neveu qui causa une guerre d'un jour.

Ce neveu, prince héritier de la couronne ou mieux du sceptre de Mlongo-Mlako, — la loi de succession étant dans ce district la même que chez les Turcs, c'est-à-dire que c'est le fils aîné de la sœur du roi qui est l'héritier présomptif, système assez logique, si l'on veut être certain d'avoir une dynastie de même sang, — ce neveu, disons-nous, comme un simple sujet de son auguste parent, avait été condamné à boire le poison à l'occasion de la mort d'une de ses douze épouses. Ce singulier veuf, révolté contre les us et coutumes, avait catégoriquement refusé d'absorber la décoction vénéneuse préparée à son intention, et pour échapper à la vindicte publique il s'était réfugié chez ses voisins, les blancs de Manyanga.

Guidés par des sentiments humanitaires, les blancs accueillirent le transfuge et l'encouragèrent à persister dans ses refus. Les noirs de Dandanga, furieux, résolurent de se venger des blancs ; ils interdirent l'entrée de leur marché à tout habitant de la station, et tirèrent même quelques coups de fusils sur les serviteurs noirs de Nilis.

Cette dernière action nécessitait un châtement.

Avant d'en venir cependant à cette extrémité, Nilis essaya de ramener les noirs de Dandanga à la saine raison. Il expédia William, son interprète, porteur de magnifiques présents, en qualité d'ambassadeur auprès du roi Mlongo-Mlako.

Non seulement William fut mal reçu et menacé de mort, mais, chose inouïe, les cadeaux furent refusés, méprisés. Mlongo déclara son intention formelle de faire la guerre au blanc de Manyanga.

Au retour de William, Nilis décida d'aller en personne solliciter la paix et le rétablissement des relations cordiales qui existaient autrefois entre lui et son royal voisin de Dandanga.

Il réunit ses hommes les plus solides, leur distribua des fusils et des cartouches, et partit à la tête d'une armée faible par le nombre, mais forté par le courage et l'énergie de son chef.

Le départ eut lieu vers une heure de l'après-midi. Le soleil dardait à pic ses rayons de feu sur les marcheurs, qui défilaient néanmoins d'un pas alerte et en bon ordre.

L'étape de Manyanga à Dandanga est longue et pénible. On passe le fleuve en pirogue, puis on s'avance difficilement en suivant les berges montueuses, à travers des hautes herbes et des broussailles.

Six heures de marche amenèrent Nilis et ses guerriers à quelques centaines de mètres du village de Dandanga.

La nuit tombait. On dormit à la belle étoile. Au petit jour, les Zanzibarites se déployèrent en tirailleurs à portée de fusil du village.

Nilis, escorté de deux seuls noirs, se dirige bravement vers la capitale de Mlongo-Mlako. Reconnu bientôt par des indigènes, il doit rebrousser chemin devant les salves menaçantes de mousqueterie tirées à son intention.

Les noirs de Dandanga, armés en un instant, poursuivirent le lieutenant. Hommes, femmes, enfants, poussant des clameurs sauvages où dominaient plutôt des accents de triomphe que des cris de détresse, volaient sur les pas de Nilis et de ses deux compagnons. Les indigènes s'imaginaient qu'ils n'avaient que trois hommes à assassiner.

Mais l'officier avait rejoint la ligne des tirailleurs; à son cri de ralliement, les Zanzibarites, debout, se formaient en carré et opposaient une décharge générale à la poursuite des assaillants.

Le sang coula; treize femmes, un enfant et cinq hommes du peuple de Dandanga tombèrent sous cette première nuée de balles.

Affolés, croyant à un sortilège, les habitants de Mlongo-Mlako se débâdèrent, et s'enfuirent, abandonnant leurs huttes aux vainqueurs.

Nilis fut impuissant à réprimer chez les Zanzibarites l'excitation, l'ardeur, la fièvre du pillage. Il assista à contre-cœur au sac de Dandanga, et dut châtier un à un ses soudards pour les déterminer à reprendre le chemin de Manyanga.

Les Zanzibarites emmenèrent prisonnières des femmes et des jeunes filles.



LE NEVEU DE MLONGO-MLAKO

Des enfants blessés furent aussi conduits, sur les ordres de Nilis, jusqu'à la mission anglaise, où Comber leur prodigua tous ses soins.

Le lendemain des natifs de Dandanga, montés sur de longues pirogues, venaient chercher querelle aux employés de la station occupés au déchargement du *Royal*.

Le steamer, docile à la manœuvre, court sus à la flottille ennemie. Les natifs jettent leurs avirons et tirent contre la coque du navire. Le capitaine Anderson persiste à avancer; le *Royal* accoste quelques canots, qu'il remorque dans la crique de Manyanga.

Sur terre et sur eau, les indigènes de Dandanga, battus à plate couture, comprirent qu'il fallait s'incliner devant la supériorité des blancs; ils prièrent les chefs de Ntombo-Mataka d'aller traiter avec Nilis du rachat des prisonniers et des conditions de paix.

Le 19 septembre une palabra imposante animait le plateau de Manyanga.

Les chefs de Ntombo offraient trois chèvres étiques en échange des femmes et des jeunes filles dont le nombre dépassait douze. Cette estimation parut dérisoire à Nilis. Après de longues heures de marchandage, de discussions irritantes, il fut convenu que les gens de Dandanga payeraient, contre restitution des prisonniers et contre promesse d'amitié et de protection des blancs, quinze chèvres, cinq moutons et cinquante poules.

Ces étranges indemnités de guerre ne furent jamais acquittées entièrement. Nilis, ne pouvant toutefois nourrir des bouches inutiles, renvoya à Mlongo-Mlako les négresses vieilles et jeunes qui troublaient le repos de la garnison.

La leçon infligée aux indigènes de la rive sud valut au lieutenant plus de peine que de récompenses.

A la suite des fatigues encourues et des accès violents de colère, dans lesquels ses propres soldats acharnés au pillage l'avaient plongé, le lieutenant, en proie à la fièvre, à des douleurs rhumatismales, à un malaise intense et général, fut cloué dans sa chambre durant plus de huit jours.

Les missionnaires anglais du voisinage firent au malade de fréquentes visites et lui prescrivirent les médicaments nécessaires.

Ces hommes de bien soignaient en même temps le lieutenant Van de Velde, recueilli à la mission même.

Depuis le 21 septembre Orban et Callewaert étaient partis pour se rendre à Léopoldville par la rive gauche.

Nilis étant malade, et aucun blanc n'étant plus l'hôte de Manyanga, les indigènes des districts voisins reprirent leurs procédés malveillants.

Ah, ces sauvages enfants, comme ils abusent du moment! Le mundelé,

le blanc énergique gît sur un lit de douleur, aussitôt les noirs qui tremblaient sous le regard de cet homme, ou à la pensée qu'il pouvait, lui fort et bien portant, exercer contre eux une vengeance immédiate en retour d'une mauvaise action, retrouvent leur audace pour tramer des complots, fomenter des troubles, inventer mille tracasseries contre le redouté de la veille.

Mlongo-Mlako réussit par ses intrigues à interdire aux serviteurs de Nilis l'accès des marchés de Manyanga, de N'Sengé, de Dandanga. La famine menace les habitants de la station ; les Zanzibarites et les Kabindas s'ameutent, l'un d'eux déserte en essayant d'entraîner ses compagnons, le travail se ralentit, tout est dans le plus complet désarroi. L'œil du maître n'est pas à craindre.

Heureusement le 27 septembre la caravane de Léopoldville arrive à Manyanga, escortant Valcke et Peschuel.

La présence des blancs et d'un renfort de troupes à Manyanga-Nord produisit de salutaires effets, tant sur Nilis lui-même et sur ses gens que sur les natifs mutinés.

Nilis se rétablit comme par enchantement, et son premier acte fut de mander les chefs de N'tombo-Mataka qui avaient servi d'intermédiaires de paix au sujet de l'affaire de Dandanga.

Ces chefs se rendirent à la station, ils protestèrent de leur dévouement au mundelé, et déclarèrent n'avoir pas encouragé les menées de Mlongo-Mlako.

« Si les natifs de Manyanga, de N'Sengé et de Dandanga refusent de vendre aux blancs les denrées du pays, ceux de N'tombo seront heureux de faire présent aux habitants de la station des produits de leur territoire. Ils ont apporté des bananes, une caisse remplie d'ignames, des patates douces, du maïs, qu'ils prient leur ami d'accepter. »

Nilis n'eut garde de refuser, tant les provisions étaient rares ; mais, se conformant aux usages, il couvrit de cadeaux les chefs de N'tombo-Mataka.

Un des serviteurs dévoués de Nilis, le Zanzibarite Ambari, accompagna jusqu'à leur village les chefs de N'tombo. Il doit en rapporter des plantes destinées à orner les jardins de la station. Les serments d'amitié des noirs ont décidé Nilis à laisser partir son homme de confiance.

Plusieurs jours se passèrent, Ambari ne revenait pas.

Enfin le 16 octobre, des femmes, sous la conduite de Makito (ex-makoko de N'tombo), viennent à la station, apportant dans des corbeilles de jonc les plants achetés par Ambari.

Makito rassure Nilis sur le sort de son serviteur : « Ambari, dit le

makoko détroné, a été retenu comme otage; les herbes ne sont pas payées, et le peuple de N'tombo ne connaît pas les traitements qui sont réservés aux femmes que j'accompagne. »

Sur ces paroles flegmatiquement prononcées, Makito s'installe à la turque, aux pieds de Nilis; il tire de sa ceinture une petitealebasse contenant du tabac en poudre, en verse une prise dans la paume de sa main, ramasse la substance sur la lame d'un couteau, et passa à diverses reprises l'engin chargé de tabac sous son appendice nasal; cette façon cocasse de priser arrache un franc éclat de rire à Nilis. Makito, sans s'émouvoir, absorbe une nouvelle quantité de poudre noire, et se met à éternuer pendant un quart d'heure.

Impossible de se fâcher contre un tel ambassadeur.

Les herbes sont comptées et estimées. On compte trois colliers de perles par chaque double botte de plantes; en outre, Nilis toujours galant avec les dames, attache au cou des plus jolies négresses de la bande quelques colliers supplémentaires aux perles bleues.

Le soir de ce même jour, Ambari, échappé à la surveillance de ses gardiens, arrivait à Manyanga peu après le départ de Makito; il affirmait à Nilis que les herbes avaient été payées par lui aux chefs de N'tombo.

« Il n'y avait pas de carottes au nombre de ces plantes, pensa Nilis, ces vendeurs hypocrites en ont mis. »

S'il fallait, au Congo, partir en guerre chaque fois que les chefs ou la vile populace d'un district élèvent des prétentions mal fondées, réclament et empochent des sommes auxquelles ils n'ont aucun droit, les explorateurs mériteraient bientôt le titre d'exterminateurs.

De nombreuses années se passeront encore avant que les habitudes impudentes de mensonge, de vol, etc., ne soient plus pratiquées par les peuplades du noir continent.

L'amende ou la prison sont des moyens inefficaces contre ces passions endémiques du nègre, partagées, comme nous le savons, par les noirs zanzibarites.

Van Gele, à Luteté, avait vu disparaître ses poules; Nilis, à Manyanga, constatait chaque jour la diminution des chèvres et des moutons.

« Ces animaux désertent, » disait Souedi Wadi, nègre de la côte orientale attaché à la garde des troupeaux.

« Seraient-ce des moutons de Panurge? » se demandait Nilis.

Il est nécessaire cependant de conserver à la station un approvisionnement de vivres. Les natifs peuvent supprimer les marchés, les malles

venant d'Europe peuvent faire naufrage... On ne peut attacher trop de prix à l'élevage des côtelettes ambulantes.

A toutes ses occupations Nilis ajouta celle de contrôleur du bétail.

Le 11 octobre, le lieutenant, flânant aux abords des étables, entrevit Souedi discutant avec des natifs les conditions de vente de trois moutons.

La désertion de la garnison ovine de Manyanga s'expliquait. Le berger coupable reçut autant de coups de chicote qu'il avait dérobé d'animaux; à la suite de ce châtement, Souedi prit la fuite sans entraîner avec lui ses ouailles.

Dans la nuit du 14 octobre, Nilis fut réveillé en sursaut vers deux heures du matin par les boys et les interprètes qui envahirent sa chambre à coucher.

Des Kabindas, arrivés la veille du Stanley-Pool, venaient de désertier en masse, essayant de déterminer les hommes de la garnison à filer avec eux.

Fort heureusement, les Zanzibarites de Manyanga, fidèles à leur maître, avaient résisté aux mauvais conseils. L'un d'eux, menacé de mort par les Kabindas s'il refusait de les suivre, avait crié « au meurtre! » et mis en émoi la station.

Nilis s'habilla à la hâte, en quelques minutes la garnison fut sur pied; une battue dans les parages de la station n'amena aucune découverte.

Les Kabindas avaient disparu sans laisser de traces.

Ainsi, fatigues et soucis incessants, petites misères de tous genres, rien n'était épargné au chef de la station de Manyanga. Nuit et jour sur le qui-vive, obligé d'exercer une surveillance sans trêve sur les hommes qu'il commandait, en butte aux continuelles alertes des peuplades environnantes et subissant les cruels désagréments de l'existence tropicale, Nilis, sans jamais laisser percer une plainte dans ses correspondances avec ses amis d'Europe, dans ses causeries avec les hôtes de passage à Manyanga, se dévouait corps et âme à l'accomplissement de sa mission.

Le mois d'octobre avait ramené les fréquentes tornadas, les pluies diluviennes qui, filtrant au travers des toitures confectionnées par des maçons inhabiles, inondaient parfois la chambre du lieutenant; les *dijggas* (dermatophiles), qui éalisaient quotidiennement domicile sur les pieds de l'officier, entre les ongles et la chair, et dont l'extraction journalière menaçait de pourriture les membres attaqués, les retours périodiques des accès de fièvre, combattus par l'absorption à outrance de doses de quinine et de drogues pharmaceutiques, germes le plus souvent de ces maladies cruelles qui abrègent et troublent le soir de la vie.

Mais parfois un bonheur passe, trop rapide, hélas ! dans l'existence du pionnier de Manyanga.

Le *Royal* débarque, au pied de la colline, des compatriotes avides d'acquérir sur la terre africaine, au prix d'infortunes nombreuses et de dangers vaincus, l'auréole pure et glorieuse de la célébrité.

Le 15 octobre, Camille Coquilhat, lieutenant adjoint d'état-major ; Eugène Avaert, lieutenant au 5<sup>me</sup> de ligne ; Guillaume Van de Velde, officier de marine, gravissaient la hauteur de Manyanga et apportaient à Nilis, empêché par les djiggas d'aller à leur rencontre, des nouvelles récentes de la patrie, de douces réminiscences du passé et des espérances et des promesses d'avenir concernant l'œuvre du Congo.

Ces arrivants, débarqués à Banana peu de temps après le lieutenant Van Gele, faisaient partie d'une phalange d'explorateurs nouveaux, au nombre desquels on comptait :

Émile Parfonry, sous-lieutenant au 10<sup>me</sup> de ligne ; Émile Brunfaut, voyageur de commerce ; Louis Haneuse, lieutenant au 10<sup>me</sup> de ligne ; Alfred Allard, docteur en médecine.

Comme on le voit, l'élan et l'enthousiasme en faveur de l'exploration et de la civilisation de l'Afrique centrale ne s'étaient point ralentis.

Ce n'est plus par deux ou trois que des hommes de cœur, enfants de la Belgique, sollicitent la faveur de participer aux entreprises humanitaires d'une société internationale ; mais, dans les classes privilégiées de la société belge, là où les aspirations les plus nobles, l'honneur, le patriotisme, l'ambition légitime de la gloire, de la science, de l'action, ont trouvé un refuge inviolable contre l'égoïsme et contre l'apathie, il semble qu'un mot d'ordre a été donné, qu'une entente a eu lieu pour élever la Belgique, par le nombre et la valeur de ses explorateurs, au rang des plus grandes puissances européennes qui, comme l'Angleterre et la France, se disputent l'honneur d'enrichir le domaine des connaissances géographiques et d'étendre le champ de travail de l'humanité laborieuse.

